Deuxième Année. — N° 29. **Huit pages : CINQ Centimes** Jeudi 2 Avril 1891.

L'INTRANSIGEANT

PARAISSANT
le Jeudi de chaque semaine

ILLUSTRÉ

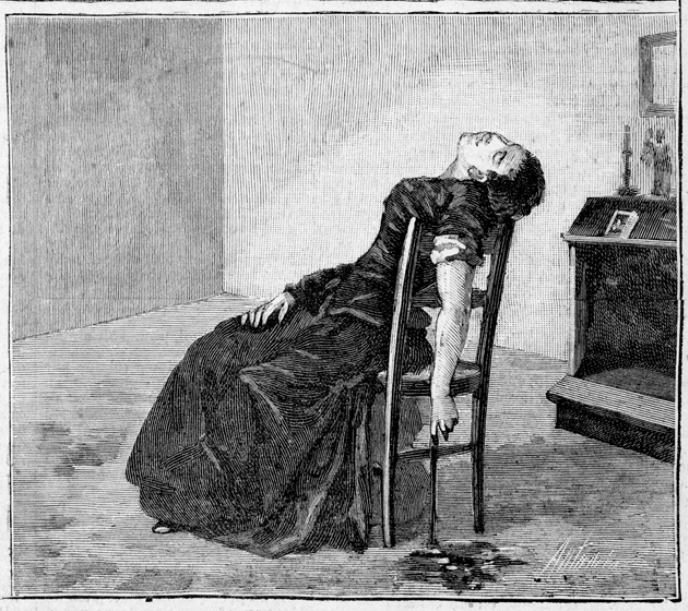
LES MANUSCRITS
non insérés ne sont pas rendus

PRIX DE L'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS { 3 mois..... 1 f. 50 / 6 mois..... 2 f. 25 / Un an..... 4 f. 50
UNION POSTALE : 0.50 en plus par trimestre

DIRECTION : 142, RUE MONTMARTRE — PARIS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. VAUGHAN

LES ANNONCES SONT REÇUES :
à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue Jacquet
Dans ses succursales de Mâcon, Lyon, Marseille, Nice,
Et aux Bureaux du Journal.



UN DRAME AU COUVENT

4e page : **Les Dépravés.** — 5e page : **Musique.** — 8e page : **Le Crime d'Herblay.**

LA FOLLE

Tenez, dit M. Mathieu d'Endolin, les bécasses me rappellent une bien sinistre anecdote de la guerre.

Vous connaissez ma propriété dans le faubourg de Cormeil. Je l'habitais au moment de l'arrivée des Prussiens.

J'avais alors pour voisine une espèce de folle, dont l'esprit s'était égaré sous les coups du malheur. Jadis, à l'âge de vingt-cinq ans, elle avait perdu, en un seul mois, son père, son mari et son enfant nouveau-né.

Quand la mort est entrée une fois dans une maison, elle y revient toujours immédiatement, comme si elle connaissait la porte.

La pauvre jeune femme, foudroyée par le chagrin, prit le lit, délira pendant six semaines. Puis une sorte de lassitude calme succédant à cette crise violente, elle resta sans mouvement, mangeant à peine, remuant seulement les yeux. Chaque fois qu'on voulait la faire lever, elle criait comme si on l'eût tuée. On la laissa donc toujours couchée, ne la tirant de ses draps que pour les soins de sa toilette et pour retourner ses matelas.

Une vieille bonne restait près d'elle, la faisant boire de temps en temps ou mâcher un peu de viande froide. Que se passait-il dans cette âme désespérée ? On ne le sut jamais ; car elle ne parla plus. Songeait-elle aux morts ? Rêvassait-elle tristement, sans souvenir précis ? Ou bien sa pensée anéantie restait-elle immobile comme de l'eau sans courant ?

Pendant quinze années, elle demeura ainsi fermée et inerte.

La guerre vint; et, dans les premiers jours de décembre, les Prussiens pénétrèrent à Cormeil.

Je me rappelle cela comme d'hier. Il gelait à fendre les pierres; et j'étais étendu moi-même dans un fauteuil, immobilisé par la goutte, quand j'entendis le battement lourd et rythmé de leurs pas. De ma fenêtre, je les vis passer.

Ils défilaient interminablement, tous pareils, avec ce mouvement de pantins qui leur est particulier. Puis les chefs distribuèrent leurs hommes aux habitants. J'en eus dix-sept. La voisine, la folle, en avait douze, dont un commandant, vrai soudard, violent, bourru.

Pendant les premiers jours tout se passa normalement. On avait dit à l'officier d'à côté que la dame était malade; et il ne s'en inquiéta guère. Mais bientôt cette femme qu'on ne voyait jamais l'irrita. Il s'informa de la maladie; on répondit que son hôtesse était couchée depuis quinze ans par suite d'un violent chagrin. Il n'en crut rien sans doute, et s'imagina que la pauvre insensée ne quittait pas son lit par fierté, pour ne pas voir les Prussiens, et ne leur point parler, et ne les point frôler.

Il exigea qu'elle le reçût; on le fit entrer dans sa chambre. Il demanda, d'un ton brusque :

— Je vous prierai, matame, de fous lever et de tescentre pour qu'on fous foie.

Elle tourna vers lui ses yeux vagues, ses yeux vides, et ne répondit pas.

Il reprit :

— Che ne tolérerai bas d'insolence. Si fous ne fous levez bas de ponne volonté, che trouverai pien un moyen de fous faire bromener tout seule.

Elle ne fit pas un geste, toujours immobile comme si elle ne l'eût pas vu.

Il rageait, prenant ce silence calme pour une marque de mépris suprême. Et il ajouta :

— Si vous n'êtes pas tescentue temain...

Puis il sortit.

Le lendemain la vieille bonne, éperdue, la voulut habiller; mais la folle se mit à hurler en se débattant. L'officier monta bien vite; et la servante, se jetant à ses genoux, cria :

— Elle ne veut pas, monsieur, elle ne veut pas. Pardonnez-lui: elle est si malheureuse.

Le soldat restait embarrassé, n'osant, malgré sa colère, la faire tirer du lit par ses hommes. Mais soudain il se mit à rire et donna des ordres en allemand.

Et bientôt on vit sortir un détachement qui soutenait un matelas comme on porte un blessé. Dans ce lit qu'on n'avait point défait, la folle, toujours silencieuse, restait tranquille, indifférente aux événements tant qu'on la laissait couchée. Un homme par derrière portait un paquet de vêtements féminins.

Et l'officier prononça en se frottant les mains :

— Nous ferrons pien si vous ne poufez bas vous hapiller toute seule et faire une bétite bromenate.

Puis on vit s'éloigner le cortège dans la direction de la forêt d'Imauville.

Deux heures plus tard les soldats revinrent tout seuls.

On ne revit plus la folle. Qu'en avaient-ils fait? Où l'avaient-ils portée! On ne le sut jamais.

La neige tombait maintenant jour et nuit, ensevelissant la plaine et les bois sous un linceul de mousse glacée. Les loups venaient hurler jusqu'à nos portes.

La pensée de cette femme perdue me hantait; et je fis plusieurs démarches auprès de l'autorité prussienne, afin d'obtenir des renseignements. Je faillis être fusillé.

Le printemps revint. L'armée d'occupation s'éloigna. La maison de ma voisine restait fermée; l'herbe drue poussait dans les allées.

La vieille bonne était morte pendant l'hiver. Personne ne s'occupait plus de cette aventure; moi seul y songeais sans cesse.

Qu'avaient-ils fait de cette femme? s'était-elle enfuie à travers les bois! L'avait-on recueillie quelque part, et gardée dans un hôpital sans pouvoir obtenir d'elle aucun renseignement. Rien ne venait alléger mes doutes; mais, peu à peu, le temps apaisa le souci de mon cœur.

Or, à l'automne suivant, les bécasses passèrent en masse; et, comme ma goutte me laissait un peu de répit, je me traînai jusqu'à la forêt. J'avais déjà tué quatre ou cinq oiseaux à long bec, quand j'en abattis un qui disparut dans un fossé plein de branches. Je fus obligé d'y descendre pour y ramasser ma bête. Je la trouvai tombée auprès d'une tête de mort. Et brusquement le souvenir de la folle m'arriva dans la poitrine comme un coup de poing. Bien d'autres avaient expiré dans ces bois peut-être en cette année sinistre; mais je ne sais pourquoi, j'étais sûr, sûr, vous dis-je, que je rencontrais la tête de cette misérable maniaque.

Et soudain je compris, je devinai tout. Ils l'avaient abandonnée sur ce matelas, dans la forêt froide et déserte; et, fidèle à son idée fixe, elle s'était laissée mourir sous l'épais et léger duvet des neiges et sans remuer le bras ou la jambe.

Puis les loups l'avaient dévorée.

Et les oiseaux avaient fait leur nid avec la laine de son lit déchiré.

J'ai gardé ce triste ossement. Et je fais des vœux pour que nos fils ne voient plus jamais de guerre.

Guy de MAUPASSANT.

LES DEPRAVÉS, par HENRI ROCHEFORT.

LA LETTRE

Les rauques trompes de cuivre des Chinois sonnaient sur les collines de Lang-Son, les flocons légers de la fusillade moutonnaient dans l'air embrasé par le soleil. Les salves de l'artillerie se suivaient plus pressées, et les réserves de Négrier, frémissantes, attendaient le moment de s'engager. Derrière un pli de terrain, en avant des tentes du campement, une compagnie d'infanterie de marine venait de mettre sac à terre. Les officiers, montés sur le revers d'un fossé, suivaient avec attention la marche en avant qui s'accentuait avec une violence victorieuse.

Pas un mot dans les rangs de ces soldats qui allaient combattre : le recueillement grave des gens prêts à faire héroïquement leur devoir. Cependant un troupier, qui s'était mis en retard, arrivait au pas de course; il gagna son peleton et, hors d'haleine, s'adressant à son voisin de rang :

— Guillot, il est arrivé un courrier de France : il y a une lettre pour toi...

— Une lettre ! dit le soldat avec un tremblement de joie. Mais où est-elle ?

— Dans les mains du vaguemestre...

Le soldat tourna vers le lieutenant qui commandait son peleton des regards suppliants.

— Allez la chercher... dit l'officier.

Et il ajouta entre ses dents :

— Pauvre diable ; si les Chinois lui cassent la tête tout à l'heure, au moins il aura eu avant des nouvelles de sa famille.

— Garde-moi mon fusil, Boulanger... Je reviens tout de suite.

Et vivement le soldat courut vers les tentes.

Guillot et Boulanger étaient les deux inséparables. Le premier natif d'Ivetot, le second originaire de Paris. Aussi dissemblables au physique qu'au moral : le Normand blond, lent, doux et soumis, le Parisien brun, alerte, violent et raisonneur. Ils étaient arrivés au régiment le même jour. Boulanger avait tout de suite pris Guillot en grippe. Ce gros garçon rougeaud et blondasse, qui semblait porter le diable en terre, lui déplut : il ne voulait pas de mélancolie à côté de sa gaieté. Le premier soir à la chambrée, après une fête avec les anciens dans les cabarets de Brest, le Parisien trouvant l'Yvetotais sagement couché, s'écria : Oh! le capon, il faut le passer à la savate...

— Camarade, ne me tourmente pas, dit Guillot de sa voix chantante, j'ai de la peine!...

— C'est pour ça que tu n'as pas payé la tournée des caporaux et des sergents ?... Eh bien, nous allons te la repasser sur le corps!

En un tour de main les hommes renversèrent le lit, et le Normand se trouva au milieu de la vaste pièce, debout en chemise. On l'avait saisi par les bras : il ne paraissait pas disposé à se défendre. Il regardait, d'un air effaré ses camarades qui, leurs gros souliers à la main, l'entouraient menaçants. Cependant Boulanger, en repoussant du pied les couvertures tombées sur le plancher, découvrit un petit carré de carton caché sous le traversin, il s'en saisit et riant :

— Oh! une photographie ! C'est ta bonne amie, hein, Guillot ?

Et il lui mit, triomphant, le carton sous le nez.

Le Normand devint blême, ses yeux s'enfoncèrent sous ses sourcils, il fit un geste brusque, qui le dégagea, et, sautant sur le Parisien, d'une main il l'enleva de terre, pendant que de l'autre, il lui arrachait le portrait. Tous les autres furieux s'étaient jetés sur lui. Il les secoua, semblable à un sanglier coiffé par les chiens. Ce fut une bataille générale. Les gros poings de Guillot exaspéré, frappaient comme des marteaux. Et, à douze, ils avaient de la peine à l'accabler. Le Parisien furieux prit une des planches qui servaient à ranger les effets, et jurant, s'en servit comme d'une arme pour assommer cet enragé, si long à se mettre en train, mais qui une fois parti ne s'arrêtait plus. Guillot, le front ouvert, tomba. Les assaillants s'arrêtèrent subitement dégrisés. Sur le visage du Normand le sang coulait.

— Ah ! mon Dieu, dit Boulanger, en laissant échapper sa planche, est-ce qu'il est mort ?

Et aussi prompt à le secourir qu'il avait été ardent à le frapper, il releva le pauvre gars, le porta sur son lit, lui lava la tête avec de l'eau fraîche. Au bout d'un instant Guillot revint à lui et reconnaissant son adversaire :

— Ah ! Parisien, tu m'as rudement frappé, dit-il à voix basse... Je ne t'avais rien fait pourtant...

Il essaya de fourrer sa main sous son traversin...

— C'est ça que tu cherches ? demanda Boulanger, en lui tendant la photographie qu'une tache de sang rougissait.

Le visage de Guillot s'éclaira d'un sourire :

— Oui, dit-il, merci... puis il ajouta : J'y tiens beaucoup... C'est ma fiancée...

— Dors, mon pauvre camarade, fit le Parisien doucement... et pardonne-moi...

Tous les soldats se couchèrent, seul Boulanger passa la nuit à veiller le blessé.

A partir de cette heure-là, le Parisien et l'Yvetotais s'aimèrent comme deux frères. Guillot raconta à Boulanger ses amours avec la belle Madeleine, la fille de maître Zéphyre, le fermier de Bosc-Mesnil. Elle avait promis de l'attendre quoiqu'il fût le fils d'un simple maçon. Elle lui écrivait, et lorsque le vaguemestre criait : « Guillot, une lettre ! » le Normand devenait pâle de joie, il s'enfermait pour lire les précieuses lignes ; puis quand il s'en était délecté longuement, il appelait son ami, et se donnait le plaisir de les relire avec lui.

Le Parisien, à force d'entendre Guillot parler de son pays, de ses amis, de sa famille, connaissait ce coin de Normandie comme s'il y avait vécu. La route qui conduit d'Yvetot au Bosc-Mesnil lui était familière. Il y suivait Guillot dans les blés d'or, le long des herbages où les bêtes ruminaient au soleil. Il voyait les bâtiments de la ferme, et la mare dorée d'iris bleu auprès de laquelle, un soir d'été, les deux jeunes gens s'étaient juré de s'aimer toujours. Comme son ami, il était jaloux du cousin de Madeleine, le boucher Dumontier, qui faisait la cour à la jeune fille. Et quand il trouvait Guillot soucieux et muet, le regard perdu dans le vide, il s'écriait : « Un de ces jours, je prendrai un congé et j'irai casser les reins à cette canaille de boucher. »

Il y avait dix-huit mois qu'ils étaient au service quand, un matin, dans le quartier, la nouvelle se répandit que le bataillon partait pour le Tonkin. Ce fut un coup de foudre pour Guillot. Quitter la France, c'était agrandir la distance qui le séparait de celle qu'il aimait. A Brest, il se trouvait déjà loin d'elle, et cependant l'air qu'il respirait avait peut-être passé sur les herbages du Bosc-Mesnil, embaumés du parfum des pommiers en fleurs. Mais s'en aller au delà des mers, dans un autre monde, c'était l'oubli, la mort. Il avait eu tout juste le temps de courir au pays embrasser son père. Et dans une étreinte dernière il avait obtenu de Madeleine une promesse d'inébranlable fidélité. Il était revenu au corps, triste mais calme, et s'était embarqué avec son ami.

Et depuis un an, sous un climat dévorant, dans les marais, dans les montagnes, sans cesse en éveil, le jour, la nuit, il se battait bravement, mais sans colère. Il n'avait pas, comme le Parisien, de ces exaltations furieuses qui poussent au carnage. Il défendait seulement sa vie, qui appartenait à Madeleine.

Pendant les premiers mois, la jeune fille lui avait écrit régulièrement, puis ses lettres étaient devenues plus rares. Et maintenant il y avait bien des semaines que Guillot n'avait rien reçu. Il devenait de jour en jour plus sombre. Boulanger, boute-en-train de la compagnie, se mettait vainement l'esprit à l'envers pour dérider son ami. Le Normand restait à l'écart, morne, accablé, comme s'il avait la prescience que quelque chose de désolant pour lui s'accomplissait, à des milliers de lieues, au bord de la plaine verdoyante, sous les grands hêtres dans une ferme riante où il avait rêvé de vivre heureux. Il mangeait peu, ne parlait plus, se gardait mal, et causait à Boulanger de sérieuses inquiétudes. Tout cela faute d'une lettre.

Mais enfin elle était arrivée ! Et le Parisien, ravi, oubliant la bataille qui se livrait à quelques centaines de mètres de là, s'agitait, riait, faisait des mots, avec toute sa verve retrouvée. De loin il vit son ami qui